

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Eugène DEVAUD

Pour les jeunes : I. La Convergence des Emprises

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 236-244

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

POUR LES JEUNES

I. La Convergence des Emprises

C'est un titre de chapitre d'un livre extrêmement suggestif d'Edward Montier : *Les Essaims nouveaux* ⁽¹⁾. L'auteur expose la vie et l'action du patronage St-Philippe de Néri de Rouen, dont il est le président. Nous pouvons, dans ces pages singulièrement vivantes et prenantes, saisir sur le vif la manière dont s'éduque cette élite agissante, grâce à laquelle peut s'opérer toute réforme sociale. Nous étudierons les institutions diverses qui, dans une maison d'œuvres complète et prospère, rayonnent autour du Cercle d'études et enserrent le jeune homme, pour parfaire sa formation, dans une convergence d'emprises.

Dans une brochure de l'*Action Populaire* ⁽²⁾, M^r E. Montier a exposé son plan, « successivement amplifié et maintenant complet, d'éducation intégrale, par le patronage, de la jeunesse populaire ». Ou plutôt, il n'a pas eu de plan préconçu; il s'est laissé guider par les événements et par les nécessités :

« Quand nos jeunes gens, à seize ans, ont été tentés d'aller dans les sociétés de gymnastique de la ville, où ils auraient pu perdre leurs habitudes religieuses, nous avons créé une société de gymnastique pour les sauvegarder. — Quand nous avons connu toutes les objections qu'on leur faisait au bureau, à l'atelier, et pressenti leurs inquiétudes intellectuelles, nous avons fondé des cercles

⁽¹⁾ Edward Montier, *Les Essaims nouveaux*, Plan, Paris, 3. 50. On peut se le procurer à la Librairie de l'Œuvre St-Augustin, St-Maurice.

⁽²⁾ E. Montier, *Les « Philippins » de Rouen*, N^o 33 des brochures de l'*Action Populaire*, Reims et Paris, 25 centimes.

d'études. — Quand nous avons vu combien ils étaient capables de s'affiner et comme ils pouvaient être dévoyés et séduits par une littérature d'autant plus malsaine qu'elle se dit soucieuse d'art, nous avons créé des cercles artistiques. — Quand nous avons vu et compris que les promenades du dimanche, par groupes, manquaient d'intérêt, parce qu'elles manquaient de but, nous avons organisé des équipes de foot-ball. — Quand nous avons deviné les battements de leurs cœurs adolescents, nous avons essayé de diriger ces cœurs et de leur faire leur éducation sentimentale, en même temps que nous faisons leur éducation religieuse, sociale, physique et littéraire. »

Laissons de côté les cercles d'études, qui ne diffèrent point de la description qui en a été souvent esquissée dans l'*Eveil*. Parlons aujourd'hui de la façon dont les Philippins de Rouen conçoivent les sociétés de gymnastique et de sport, les cercles artistiques, l'éducation sentimentale, l'intelligence des pratiques religieuses, ou, pour user d'un terme cher à notre auteur, « l'initiation liturgique ».

La gymnastique a paru à quelques-uns, il y a dix ou quinze ans, devoir rénover le catholicisme dans l'âme de la jeunesse française. De tous côtés se sont fondées des associations de gymnastes catholiques ; les concours se sont multipliés. Mais les résultats religieux sont demeurés en dessous des prouesses sportives. Les exercices physiques sont nécessaires cependant aux jeunes hommes, partout, mais dans les villes surtout, où ils sont enfermés huit à dix heures par jour dans les ateliers, les bureaux et les magasins. Tous les patronages se préoccupent d'offrir à leurs adhérents des occasions de se détendre et de se fortifier. Les Philippins sont, eux aussi, des fervents de gymnastique et de sport.

Mais ils se souviennent que la vigueur des muscles

n'est qu'une apparence de force, s'ils ne sont pas maîtrisés par une âme forte, si la volonté fléchit devant la tentation. Sur la muraille de la salle où ils s'exercent sont peintes ces paroles bien connues de saint Paul aux Corinthiens : « Mes frères, vous savez que, dans le stade, tous courent, mais qu'un seul remporte le prix ; courez donc de façon à le remporter. Or, les athlètes observent en tout une exacte continence et cependant ils n'aspirent qu'à une couronne périssable. La nôtre est incorruptible ». Ce souvenir de la destinée surnaturelle accompagne toutes les manifestations de l'énergie et de la souplesse physique, chez les Philippins. Ils se sont fait affilier au groupement national ; ils prennent part aux concours des sociétés neutres aussi bien que des associations catholiques. Leur drapeau porte la cravate verte, insigne de l'Union des sociétés de gymnastique de France, l'union officielle de la République. Mais il porte aussi une banderole où sont inscrits ces mots : Bénit par le cardinal Sourrieu, 29 décembre 1898. Ils paradent en tenue dans leurs cérémonies religieuses et les matchs de l'après-midi des dimanches se terminent par le salut du S. Sacrement. « Quand ils paraissent dans le parc des sports, les équipes non-confessionnelles voient entrer avec des coureurs une idée morale, un *credo* religieux. Inconsciemment elles en subissent l'influence. Les Philippins, de leur côté, savent qu'ils ne sont pas sur un terrain commun absolument ; ils s'observent eux-mêmes davantage ; ils ne peuvent oublier que, s'ils sont revêtus d'un maillot de foot-ball, ce maillot est aux couleurs de leur patronage ; et c'est l'honneur du patronage qu'ils ont à maintenir ».

Leur préoccupation de consacrer au Christ les jeunes énergies de leur corps et de leur âme leur inspire de délicates manifestations, cette procession de la Fête-Dieu dans la cour du patronage, par exemple, où les

gymnastes en costumes forment la garde du corps de l'Hostie. Et le président, M. Loriens, de remarquer : « J'ai vu au collège des processions plus somptueuses, mais j'avais toujours rêvé pour l'ostensoir fragile un cortège d'athlètes ; nous l'avons, c'est un symbole ».

Mais, tandis que la gymnastique affine le corps, l'âme peut demeurer grossière et lourde. L'affinement de l'esprit, chez ces jeunes gens intelligents et vigoureux, se fait au cercle artistique. Il ne s'agit pas d'un cercle d'acteurs. On joue la comédie le moins possible. Que d'ennuis, de pertes de temps, de rivalités ou de vanités on évite ainsi ! « Voici, explique M. Loriens (entendez : M. Edward Montier), le but singulièrement élevé et directement chrétien que nous poursuivons : nous voulons vous affiner assez pour que la matière en vous ne prédomine jamais, pour que vous ayez l'instinctif dégoût du mal, pour que la laideur en esthétique vous répugne comme le péché en morale, pour que toute grâce au contraire, toute harmonie de geste, toute splendeur d'attitude vous séduise et vous entraîne, pour qu'à vos yeux l'idée toujours apparaisse à travers la chair, que toute statue soit pour vous révélatrice de la pensée divine, que toute forme humaine fasse jaillir de vos lèvres un hymne ému vers Dieu ». Et ailleurs : « Affiner ne veut pas dire efféminer; l'homme doit rester mâle, mais la délicatesse ne doit pas être l'apanage exclusif des femmes. Affiner ne veut pas dire anesthésier, débilitier; la volonté peut rester ferme, l'intelligence féconde malgré l'émotivité du cœur, malgré l'acuité des perceptions sentimentales ». On y lit donc et commente les chefs-d'œuvre de nos écrivains, et, sans doute, ceux surtout du plus illustre des Rouennais, Pierre Corneille, ceux même de l'antiquité comme *Antigone*; on y interprète les œuvres d'art, ceux en particulier qui ornent la vieille et noble capitale normande.

Que l'on ne prenne pas cette innovation pour une utopie. Dans le rapport qu'il dresse chaque année sur l'activité des œuvres post-scolaires catholiques et qui fait pendant à celui de M. Edouard Petit, M. Max Turmann constatait, en fin 1910, que les lectures populaires jouissaient d'une vogue étonnante et dépassaient en nombre, actuellement, les conférences avec ou sans projections. Au scandale des intellectuels, — M. le D^r Beck, qui en a parlé dans la dernière réunion de l'Association populaire de Fribourg, en faisait aussi la remarque, — le peuple est avide de ces lectures réconfortantes ; il les écoute avec un évident plaisir, encore qu'il n'en puisse rendre raison à la façon d'un Brunetière ou d'un Lemâtre. Les Philippins ont donc bien fait de goûter à l'art sain, d'avoir uni la mâle vigueur du corps à la délicatesse de l'esprit. « Nous croyons, ajoute leur président, faire aussi œuvre chrétienne et œuvre sociale, embellir la Patrie elle-même et l'orner de leur beauté personnelle comme d'autant de statues vivantes, car s'il en est dont l'imagination pervertie arrive à tout salir, il en est d'autres, et nous espérons qu'ils en seront, dont la seule apparition éclaire, dont la démarche seule harmonise un paysage et qui rendent tout très pur, parce qu'ils sont purs. »

Ils sont purs, oui ! Tout Philippin doit se garder pur. Ceux qui ne le sont pas s'éliminent d'eux-mêmes : « J'aime mieux lâcher les Philippins », s'écrie Julien Vaugeard, qui est tombé. Ceux qui sont tentés, comme Toussaint Formose, se disent : « Si je tombe, moi non plus, je ne pourrai pas revenir au patronage ». Au reste tout y rappelle l'urgente nécessité de l'essentielle vertu de l'adolescent, depuis l'inscription du gymnase, citée plus haut, jusqu'aux lis des fiançailles, gracieux symboles de la virginité de celui qui les reçoit :

« Ce fut comme une apparition virginale sous les vieilles

poutrelles. A l'inattendu de l'offrande une oppression délicieuse serra le cœur de tous. Une acclamation faillit monter à cette révélation transparente, mais dont pas un ne douta. M. Loriens s'était placé entre les deux porte-lis, eux-mêmes dans toute la fraîcheur de leur adolescence pure, et, dans une atmosphère tout embaumée de fleurs et de virginité, il commençait :

Nous vous offrons ces fleurs entre toutes suaves
Qu'un souffle peut tacher, qu'un regard peut flétrir,
Les fleurs qui n'ont jamais fleuri que les cœurs braves
Et qu'au vulgaire amour on n'oserait offrir.....

« Pour moi, jamais je n'avais de si près senti la beauté de l'amour intégral, la gloire d'arriver intact au mariage et la splendeur emblématique des lis. J'ai la foi ; que Dieu me garde la volonté ».

Oui, que Dieu garde leur volonté, car ils ne sont point pétris d'une autre chair que les autres jeunes hommes, ces Philippins. Celui que nous venons d'entendre, Tous-saint Formose, a souffert autant que quiconque des provocations de son entourage et de l'appétit de ses sens. Ses camarades lui parlent journellement de leurs bonnes fortunes et se moquent de son inexpérience passionnelle : « Où sont-ils ceux qui restent sages ? au magasin je n'en connais pas un seul et ils s'acharnent après moi pour me « dégrouiller ». Son ami Julien veut l'entraîner : « Tu as bien tort de te priver ; tu y viendras comme moi, c'est la nature ! » Une fillette le trouble par ses hardies provocations. Et par dessus tout, au dedans de lui, les passions grondent et réclament l'assouvissement brutal. Montier a résolument exposé la situation de combien d'adolescents, dans les villes, et même dans les campagnes, car lequel n'a jamais rencontré de pareilles « occasions », et lequel n'a jamais entendu au fond de lui-même la voix séductrice de la sensualité : « Jusqu'ici j'ai voulu tenir bon ; on m'a

blagué, j'ai résisté à la blague ; j'ai évité au mieux les occasions, comme dit M. Douseray ; j'ai été pris ensuite, comme enveloppé, par le Patronage, et cependant, malgré tout, je me sens le cœur bien vide et tantôt j'ai eu comme un sentiment d'envie contre Julien, comme un regret de n'oser pas ce qu'il ose si crânement en se moquant de tout, en suivant, comme il dit, la nature. Et puis, quand je résisterais aujourd'hui, demain, après-demain, j'ai dix-huit ans, résisterai-je toujours ? Et si je ne résiste pas toujours, que m'aura-t-il servi d'avoir résisté longtemps... C'est un incendie qui semble aujourd'hui s'allumer tout à coup en moi ; je ne m'y attendais pas ; je ne me comprends pas ; il me semble que je suis tout nouveau, comme étranger à ce que je me paraissais à moi-même être il y a quelques jours encore. Mon Dieu, comment faire ?... Si je n'avais jamais été Philippin, je ne sentirais pas cette lutte en moi, j'aurais suivi l'instinct du cœur ; l'amour ne me serait pas apparu comme une tache, comme une faute... »

Mais Toussaint résiste quand même. Il a pour se garder toute l'ambiance du patronage ; il a les bons amis comme Fontanelle, qui lui répète sans cesse, avec une ardeur anxieuse dans la voix : « Je t'en prie, ne lâche pas ! » Il a l'abbé Douseray qui lui cause avec une fermeté tendre et le fait communier. « Le pain des forts est pour les faibles, mon cher petit », dit-il à l'adolescent qui voudrait échapper à l'emprise et prétend n'être pas prêt. Il a surtout M. Loriens qui l'emmène dans une maison au bord de la mer, loin du milieu corrupteur, dans ce mystérieux Veghel de Bruneval, où, en tête à tête, il lui parle de l'amour d'un autre ton que ses camarades de la rue ou du magasin.

On a beaucoup écrit, ces dernières années, sur l'éducation de la pureté. Je ne connais rien qui égale en pudeur discrète, en profondeur de pensée, en conquérante

chaleur, ces quelques pages ou Toussaint rapporte la conversation de M. Loriens sur ce qui hante le cerveau et le cœur des adolescents. Elles ont à juste titre soulevé l'admiration de tous ceux qui les ont lues. Elles commencent : « Si l'amour éloigne les jeunes gens de Dieu, c'est qu'ils ne connaissent bien ni Dieu ni l'amour ; c'est qu'ils se font de l'un un tyran, de l'autre une amulette ; or Dieu est moins terrible et l'amour est plus grave ». Et Toussaint conclut : « J'aurai, en face des contrefaçons de l'amour, l'empreinte exacte, l'effigie véritable de l'amour authentique ; je me sens libéré d'une double entrave, celle du péché et celle de l'impureté ; je me sens plus libre et plus pur à la fois ; je comprends comment on peut songer à l'amour sans mal, et comment l'Eglise n'est point la tueuse, mais l'harmonisatrice bienfaisante de nos sentiments ; je veux donc aimer comme Dieu aime ». On sent, car il faudrait tout citer, l'esprit très élevé et profondément chrétien qui a animé ces causeries du Veghel.

M. Montier n'a donc pas craint d'aborder la question essentielle, quand il s'agit de jeunes gens. Il s'est demandé, dans sa préface, si quelques-uns ne se scandaliseraient pas de sa franchise. — Non, lui répond une voix autorisée, celle de M. l'abbé Désers, dans sa *Chronique de Pastorale* de la *Revue du Clergé français* du 15 mars 1911, « nul ne pourra se scandaliser. Loin de là, en les comparant avec tel de ces livres qui ont paru, depuis quelques années, pour « éduquer » le cœur et sa pureté, il nous semble qu'il y a, dans les pages de ce volume, avec moins de raisonnements abstraits, plus d'envolées, un coup d'aile plus sûr. Nous aimerions qu'on parlât ainsi, le cas échéant. Et si l'on échouait — ce qui est toujours possible, quand on lutte contre les passions humaines — du moins on laisserait l'impression de belles pensées et de grands sentiments, dont ceux-là même qui

auraient failli se souviendraient avec admiration et respect ».

Oui, ces pages, très courtes et très sobres d'ailleurs, sont, de l'aveu de tous, dans ce livre, un pur joyau de pensée et de style. Et cependant, je serais presque tenté de leur préférer, comme plus pénétrantes encore et plus originales, celles qui suivent, sur « l'initiation liturgique ».

(*A suivre.*)

E. DÉVAUD.